

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le JEUDI et le DIMANCHE*Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis***DIRECTION :**

18, rue d'Enghien, 18

PARIS

ABONNEMENTS : (Paris et Dépts. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.)*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.*

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : Clochette, par Guy de Maupassant. — II. La Conque, par Jacques Madeleine. — III. Vous et Moi, par Louis Dépret. — IV. Le Mort, par Camille Lemonnier. — V. La Seconde Nuit, par Paul Ginisty. — VI. Anna Karénine, roman traduit du russe, par le Comte Léon Tolstoï. — VII. La Mal'aria, roman, par Henri Rochefort — VIII.

LA CONQUE, PAR JACQUES MADELEINE



La Vie Populaire publiera prochainement les romans suivants :

CANDIDAT!

PAR
JULES CLARETTE

FRANKLEY

PAR
HENRY GRÉVILLE

L'INCONNU

PAR
PAUL HERVIEU

LA TERRE

PAR
ÉMILE ZOLA

Elle publiera, en outre, des romans de MM. Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Ludovic Halévy, Pierre Loti, Sacha Masoch, Guy de Maupassant, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, etc., etc.

HISTOIRE DE LA SEMAINE

CLOCHETTE

PAR
GUY DE MAUPASSANT

Sont-ils étranges, ces anciens souvenirs qui vous hantent sans qu'on puisse se débarrasser d'eux !

Celui-là est si vieux, si vieux que je ne saurais comprendre comment il est si vif et si tenace dans mon esprit. J'ai vu depuis tant de choses sinistres, émouvantes ou terribles, que je m'étonne de ne pouvoir passer un jour, sans que la figure de la mère Clochette ne se retrace devant mes yeux, telle que je la connus, autrefois, voilà si longtemps, quand j'avais dix ou douze ans.

C'était une vieille couturière qui venait une fois par semaine, tous les mardis, raccommoder le linge chez mes parents. Mes parents habitaient une de ces demeures de campagne appelées châteaux, et qui sont simplement d'antiques maisons à toit aigu, dont dépendent quatre ou cinq fermes groupées autour.

Le village, un gros village, un bourg, apparaissait à quelques centaines de mètres, serré autour de l'église, une église de briques rouges devenues noires avec le temps.

Donc, tous les mardis, la mère Clochette arrivait entre six heures et demie et sept heures du matin et montait aussitôt dans la lingerie se mettre au travail.

C'était une haute femme maigre, barbu, ou plutôt poilue, car elle avait de la barbe sur toute la figure, une barbe surprenante, inattendue, poussée par bouquets invraisemblables, par touffes

frisées qui semblaient semées par un fou à travers ce grand visage de gendarme en jupes. Elle en avait sur le nez, sous le nez, autour du nez, sur le menton, sur les joues ; et ses sourcils d'une épaisseur et d'une longueur extravagantes, tout gris, touffus, hérissés, avaient tout à fait l'air d'une paire de moustaches placées là par erreur.

Elle boitait, non pas comme boitent les estropiés ordinaires, mais comme un navire à l'ancre. Quand elle posait sur sa bonne jambe son grand corps osseux et dévié, elle semblait prendre son élan pour monter sur une vague monstrueuse, puis, tout à coup, elle plongeait comme pour disparaître dans un abîme, elle s'enfonçait dans le sol. Sa marche éveillait bien l'idée d'une tempête, tant elle se balançait en même temps ; et sa tête toujours coiffée d'un énorme bonnet blanc, dont les rubans lui flottaient dans le dos, semblait traverser l'horizon du nord au sud et du sud au nord, à chacun de ses mouvements.

J'adorais cette mère Clochette. Aussitôt levé je montais dans la lingerie où je la trouvais installée à coudre, une chauffeuse sous les pieds. Dès que j'arrivais, elle me forçait à prendre cette chauffeuse et à m'asseoir dessus pour ne pas m'enrhumer dans cette vaste pièce froide, placée sous le toit.

— Ça te tire le sang de la gorge, disait-elle.

Elle me contait des histoires, tout en reprenant le linge avec ses longs doigts crochus, qui étaient vifs ; ses yeux derrière ses lunettes aux verres grossissants, car l'âge avait affaibli sa vue, me paraissaient énormes, étrangement profonds, doubles.

Elle avait, autant que je puis me rappeler les choses qu'elle me disait et dont mon cœur d'enfant était remué, une âme magnanime de pauvre femme. Elle voyait gros et simple. Elle me contait les événements du bourg, l'histoire d'une vache qui s'était sauvée de l'étable et qu'on avait retrouvée, un matin, devant le moulin de Prosper Malet, regardant tourner les ailes de bois, ou l'histoire d'un œuf de poule découvert dans le clocher de l'église sans qu'on eût jamais compris quelle bête était venue le pondre là, ou l'histoire du chien de Jean-Jean Pilas, qui avait été reprendre à dix lieues du village la culotte de son maître volée par un passant tandis qu'elle séchait devant la porte après une course à la pluie. Elle me contait ces naïves aventures de telle façon qu'elles prenaient en mon esprit des proportions de drames inoubliables, de poèmes grandioses et mystérieux ; et les contes ingénieux inventés par des poètes et que me narrait ma mère, le soir, n'avaient point cette saveur, cette ampleur, cette puissance des récits de la paysanne.

Or, un mardi, comme j'avais passé toute la matinée à écouter la mère Clochette, je voulus remonter près d'elle, dans la journée, après avoir été cueillir des noisettes avec le domestique au bois des Hallets, derrière la ferme de Noirpré. Je me rappelle tout cela aussi nettement que les choses d'hier.

Or, en ouvrant la porte de la lingerie, j'aperçus la vieille couturière étendue sur le sol, à côté de sa chaise, la face par terre, les bras allongés, tenant encore son aiguille d'une main, et de l'autre, une de mes chemises. Une de ses jambes, dans un bas bleu, la grande sans doute, s'allongeait sous sa chaise ; et les lunettes brillaient au pied de la muraille, ayant roulé loin d'elle.

Je me sauvai en poussant des cris aigus. On accourut ; et j'appris au bout de quelques minutes que la mère Clochette était morte.

Je ne saurais dire l'émotion profonde, poignante, terrible, qui crispa mon cœur d'enfant. Je descendis à petits pas dans le salon et j'allai me cacher dans un coin sombre, au fond d'une immense et antique bergère où je me mis à genoux pour pleurer. Je restai là longtemps sans doute, car la nuit vint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me vit pas et j'entendis mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la voix.

On l'avait été chercher bien vite et il expliquait les causes de l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'assit, et accepta un verre de liqueur avec un biscuit.

Il parlait toujours ; et ce qu'il dit alors me resta et me restera gravé dans l'âme jusqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire même presque absolument les termes dont il se servit.

— Ah ! disait-il, la pauvre femme ! ce fut ici ma première cliente. Elle se cassa la jambe le jour de mon arrivée et je n'avais pas eu le temps de me laver les mains en descendant de la diligence quand on vint me quérir en toute hâte, car c'était grave, très grave.

« Elle avait dix-sept ans, et c'était une très belle fille, très belle, très belle ! L'aurait-on cru ? Quant à son histoire, je ne l'ai jamais dite ; et personne hors moi et un autre qui n'est plus dans le pays ne l'a jamais su. Maintenant qu'elle est morte, je puis être moins discret.

« A cette époque-là venait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide instituteur qui avait une jolie figure et une belle taille de sous-officier. Toutes les filles lui couraient après, et il faisait le dédaigneux, ayant grand peur d'ailleurs du maître d'école, son supérieur. Le père Grabu, qui n'était pas bien levé tous les jours.

« Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortense, qui vient de mourir chez vous et qu'on baptisa plus tard Clochette, après son accident. L'aide instituteur distingua cette belle fille, qui fut sans doute flattée d'être choisie par cet imprenable conquérant ; toujours est-il qu'elle l'aima, et qu'il obtint un premier rendez-vous, dans le grenier de l'école, à la fin d'un jour de couture, la nuit venue.

« Elle fit donc semblant de rentrer chez elle, mais au lieu de descendre l'escalier en sortant de chez les Grabu, elle le monta, et alla se cacher dans le foin, pour attendre son amoureux. Il l'y rejoignit bientôt, et il commençait à lui conter fleurette, quand la porte de ce grenier s'ouvrit de nouveau et le maître d'école parut et demanda :

« — Qu'est-ce que vous faites là haut, Sigisbert ?

« Sentant qu'il serait pris, le jeune instituteur, affolé, répondit stupidement :

« — J'étais monté me reposer un peu sur les bottes, monsieur Grabu.

« Ce grenier était très grand, très vaste, absolument noir ; et Sigisbert poussait vers le fond la jeune fille effarée, en répétant : « Allez là-bas, cachez-vous. Je vais perdre ma place, sauvez-vous, cachez-vous ?

« Le maître d'école entendant murmurer, reprit : « Vous n'êtes donc pas seul ici ?

« — Mais oui, monsieur Grabu !

« — Mais non, puisque vous parlez.

« — Je vous jure que oui, monsieur Grabu.

« — C'est ce que je vais savoir, reprit le vieux ; et fermant la porte à double tour, il descendit chercher une chandelle.

« Alors le jeune homme, un lâche comme on en trouve souvent, perdit la tête et il répétait, paraît-il, devenu furieux tout à coup : « Mais cachez-vous, qu'il ne vous trouve pas. Vous allez me mettre sans pain pour toute ma vie. Vous allez briser ma carrière... Cachez-vous donc ! »

« On entendait la clef qui tournait de nouveau dans la serrure.

« Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, l'ouvrit brusquement, puis, d'une voix basse et résolue :

« — Vous viendrez me ramasser quand il sera parti, dit-elle.

« Et elle sauta.

« Le père Grabu ne trouva personne et redescendit fort surpris.

« Un quart d'heure plus tard, M. Sigisbert entra chez moi et me conta son aventure. La jeune fille était restée au pied du mur incapable de se lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient cravé les chairs. Elle ne se plaignait pas et disait seulement avec une admirable résignation : « Je suis punie, bien punie ! »

« Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture em-

portée qui l'avait renversée et estropiée devant ma porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accomplissent les plus belles actions historiques.

« Ce fut là son seul amour. Elle est morte vierge. C'est une martyre, une grande âme, une Dévouée sublime ! Et si je ne l'admirais pas absolument je ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à personne pendant sa vie, vous comprenez pourquoi. »

Le médecin s'était tu. Maman pleurait. Papa prononça quelques mots que je ne saisis pas bien ; puis ils s'en allèrent.

Et je restai à genoux sur ma bergère, sanglotant, pendant que j'entendais un bruit étrange de pas lourds et de heurts dans l'escalier.

On emportait le corps de Clochette.

GUY DE MAUPASSANT.

LA CONQUE

PAR

JACQUES MADELEINE

Ma foi, quand l'heure vint de quitter la plage fort peu mondaine où ils avaient passé trois grands mois, la petite femme n'en fut pas autrement fâchée. C'est très beau, certes, la Mer immense, où l'on suit, là-bas, à la ligne bleue du ciel, des rêves glisser avec les voiles blanches ; et c'est très amusant de s'asseoir sur un banc de roc en laissant la vague vous lécher les pieds, au risque d'être inondée par un paquet plus fort, qui arrive, inattendu ; oh ! la fuite gamine, alors, aveuglée d'écume... Mais, à la longue, c'est un petit peu monotone ? Et puis dans les jolis yeux habitués à des horizons discrets, dans la mignonne tête aménagée pour de plus sobres impressions, il y avait un brouhaha confus, une bousculade de choses nouvelles, trop poignantes, dont elle ne pouvait encore dégager une idée d'ensemble bien nette et bien précise. Cette fuite infinie, cette rumeur infatigable, cette âpre odeur, tout cela la grisait, la délicate chérie.

Aussi, le matin du départ, les malles furent-elles faites en un tour de main, et tous les capricieux souvenirs qu'elle rapportait serrés très vite, avec beaucoup de soin pourtant, dans le coin le plus sûr d'un sac de voyage qu'elle porterait elle-même. Il ne restait plus, dédaigné décidément, qu'un grand coquillage contourné en volute, fendu d'une lèvre rose et nacré, hérisssé à l'extérieur de pointes grenues, qu'ils avaient ramassé pendant une promenade.

— Eh ! quoi, lui dit-il, tu n'emportes pas cette conque ?

Elle eut une petite moue qui la rendit plus jolie.

— Tu as tort, ma mignonne. Ecoute ! entends-tu le murmure profond et continu qui sort de la cavité repliée comme une oreille, large comme une bouche sonore ? C'est pour être restée bien longtemps dans les flots, puis pour avoir passé des mois sans nombre enfouie à demi dans le sable, mais l'ouverture sans doute tournée en l'air, écoutant toujours, que la conque a retenu l'éternelle chanson des vagues, avec ses plaintes douces et ses cris de rage. Elle la redit maintenant ; écoute encore ! Quand nous serons loin d'ici et que tes yeux auront perdu la vision splendide que nous allons quitter, tu n'auras qu'à mettre ton oreille à la bouche du coquillage pour que soudain, à la chanson réentendue, surgisse dans ton âme la Mer elle-même, en ses moindres détails, avec une netteté

magique, et tu la verras mieux alors que si tu étais encore près d'elle.

— Ah ! tu crois que ce coquillage répète tant que cela tout ce qu'il entend ?

— Tout ! ma chérie.

Elle réfléchit quelques minutes très profondément. — l'index ployé un peu au-dessus des autres doigts fermés posant sur sa lèvre, dans un grand travail qui plissait son front d'enfant et arquait ses fins sourcils comme le vol d'une mouette au loin. Puis elle prit brusquement son parti et glissa le coquillage dans son sac, à côté de petits cailloux roses qu'ils s'étaient amusés un matin à mouiller dans leur bouche pour les rendre transparents et qui maintenant étaient redevenus ternes comme des lèvres que le baiser a pour toujours abandonnées.

Ils étaient rentrés depuis quelques jours, et ce soir ils avaient décidé de rester sagement dans la petite chambre bien close. Elle promenait ça et là les blanches lenteurs de son peignoir où par endroits perçaient des teintes roses. Elle remua deux ou trois mignons objets sur la cheminée, s'assura que la conque était bien à sa place, et que l'ouverture en était tournée en l'air, la rapprocha un peu du bord, alla se regarder une seconde dans un miroir ; puis elle vint s'asseoir sur les genoux de son ami, dans la pose familière.

— Mon chéri, dit-elle, raconte-moi encore la première fois que nous nous sommes embrassés.

— Je veux bien ! C'était chez ta mère, dans l'immense jardin en terrasses étagées, plein de pavillons minuscules, de grottes, de serres. Nous étions fiancés, c'est-à-dire que nous avions l'air un peu bêtes ! Il y avait ce jour-là beaucoup d'enfants, qui s'ennuyaient, et l'on proposa une grande partie de cache-cache. Tout le monde en serait, les gens graves comme les bébés ; c'est cela qui allait être amusant ! il y avait bien quelques vieux qui se promettaient de ne pas trop courir ; mais, nous deux, nous avions l'intention de bien nous cacher, et nous avons accepté, avec une grande joie inexplicable au cœur, sans oser nous regarder. On jouait déjà depuis une heure, je crois, et cette fois-là, c'était toi qui l'étais.

— Parle plus haut, dis, mon chéri.

— Je me mis, pas trop loin, à l'entrée d'une serre très obscure. La porte ouverte faisait un cadre de chèvre-feuilles à tout un ensoleillement de roses, de grands lys, de clématites suspendues aux arbres, qui semblaient vivre, frissonner, se pâmer dans la chaleur torride. Il n'entraît dans l'air glacé de la serre que des bouffées attiédies, délicieusement odorantes. J'étais là, je pensais à toi, j'attendais : au bout de quelques minutes, — des cris argentins avaient résonné — je te vis apparaître dans le cadre fleuri, tes cheveux blonds qui flottaient tranfigurés par l'aurole du soleil, rose d'avoir couru, cherchant, n'osant chercher. Tu t'arrêtas, et alors j'eus un éblouissement et je tendis les bras. Toi, tu hésitais, un peu, à peine ; puis, tout d'un coup, tu es entrée, en fermant les yeux, comme sans volonté, et tu es tombée sur ma poitrine. Je baisais tes yeux clos et tes lèvres ouvertes ; tes chers petits seins battaient fiévreusement contre mon cœur, et nous nous serrions très fort ; je répétais : « Ah ! chérie ! chérie ! » je ne pouvais trouver autre chose ! Un moment je t'ai regardée : tu étais pâle, pâle, divinement, les yeux cernés ; un sourire d'extase découvrait tes dents, et tu étais cent fois plus jolie que je ne t'avais jamais vue. Mais c'est des airs que je connais bien maintenant ! Et puis, après, je ne sais plus.

— Va, mon chéri, j'avais triché, et j'avais

parfaitement vu où tu étais caché. J'ai fait semblant de fureter à l'entour et je suis venue tout droit à la serre. J'étais là sur la porte, craintive, et je te voyais dans la pénombre. Je ne voulais pas entrer, mais il a bien fallu ; il y avait sur tes lèvres un tel sourire ! Et quand tu as ouvert les bras, ça été quelque chose de plus fort que moi qui me poussait. Moi, c'est tout de suite que je n'ai plus rien su de rien ; je me rappelle seulement que nous manquions de tomber à chaque instant et que nous sommes restés ainsi très longtemps. Nous avons été réveillés par des cris joyeux dans le jardin, et je me suis sauvée. Les autres s'étaient ennuyés dans leurs cachettes et ils étaient tous rentrés au but, à l'exception de ma grande sœur qui a été assez charitable pour se laisser prendre. Sans cela, j'aurais été trop confuse. Crois-tu, mon chéri, que nous ayons eu depuis une étreinte qui vaille celle là.

— Non.

— Si, méchant ! Mais peut-être ce qui l'a rendue plus délicieuse encore, c'est ce qui s'était passé avant. T'en souviens-tu ? Oui ! Alors il faut que tu me le racontes aussi. Seulement, tu sais, tu n'es pas forcé de parler tout bas, — il n'y a pas d'indiscrets ici !

— Oh ! le bizarre petit tyran. Eh bien, oui, nous nous étions cachés ensemble dans un petit kiosque au fin fond du jardin.

Nous étions joliment embarrassés là dedans, et nous devions être très drôles ; et voilà que nous entendons des pas furtifs qui venaient de notre côté ! Nous avons eu une grande terreur ; pourquoi ? nous n'étions aucunement coupables. Le kiosque n'avait qu'une étroite fenêtre, large comme les deux mains. Tu y avais mis ton joli nez ; je voulais voir aussi si l'on avait découvert notre cachette. Nos joues se rapprochèrent, se touchèrent presque. Te rappelles-tu le grand frisson qui nous a secoués, écartés brusquement l'un de l'autre, pâles ?

— Je défaillais, mon chéri ! Qu'est-ce qu'il y avait donc dans nos joues, dis ? Alors, tu crois que ça n'a jamais été aussi bon que cette fois là ? Dis, veux-tu essayer de recommencer. Mets-toi debout contre la porte : moi je viendrai vers toi, comme si c'était dans la serre. Tends les bras, je fermerai les yeux.

Mais l'extase ne lui faisait sans doute pas perdre toute connaissance, car elle lui dit :

— Parle-moi, parle-moi plus fort, très fort. Il s'arrêta, un peu étonné, décidément :

— Ah ! ça, pourquoi diable veux-tu me faire crier ainsi, depuis une heure ?

— Je vais te dire, mon chéri. Tu m'as raconté qu'elle répétait tout ce qu'elle avait entendu, — quand tout était fini ! Seulement il vaut mieux parler très haut : elle est peut-être un peu dure d'oreille, la conque.

JACQUES MADELEINE.

Pour recevoir tout ce qui a paru de *Le Mort*, par CAMILLE LEMONNIER, de *la Mal'aria*, par HENRI ROCHFORT, de *Jeanne Avril*, par ROBERT DE BONNIÈRES, *La seconde nuit*, par PAUL GINISTY et des autres romans en cours de publication, il suffit d'envoyer en timbres-poste, à l'administration de la VIE POPULAIRE, autant de fois quinze centimes qu'il a déjà paru de numéros de l'ouvrage demandé. — Au dessous de chaque Roman, une note indique depuis quel numéro du trimestre courant, la publication de l'ouvrage est commencée.